

GAMIN

(Variations sur la figure de l'enfant)



À Mathias,

*Enfant de cinq ans,
Qui, sans qu'il le veuille,
M'a donné le souffle et l'élan nécessaires
Pour commencer ce livre.*

À Neva,

*Qui a su rester une très belle enfant
Et m'a donné l'écoute et l'amour nécessaires
Pour terminer ce livre.*

À mes amis,

*Qui, il y a peu,
Ont découvert ce que c'est d'être parents.*

À ma mère,

*Qui, humblement, toujours gentiment,
Avec une patience et un amour remarquables,
A supporté et supporte encore l'enfant
Que je suis.*

*Et à tous les enfants
Qui, à travers le globe,
Sont une source intarissable
D'inspiration, de joie et de poésie.*

*« Laissez les enfants venir à moi !
Ne les en empêchez pas, car le Royaume de Dieu
Appartient à ceux qui sont comme eux. »*
A dit Jésus à ses disciples,
Nous a dit Marc.

Je me souviens
Il y a peu
D'un enfant que j'observais.

Il avait - quoi ? -
Quatre ou cinq ans peut-être.

Cette jolie tête blonde
Épiait un chien :

Un petit bulldog
Qui trottait par là...

Avec insistance il le suivait
Des yeux, le regard électrisé,
Un sourire malicieux
Accroché au coin des lèvres.

Tout son être était tendu,
Tout à cette simple activité.

Tant et si bien qu'il finit
Par s'accroupir,
Se mettre à quatre pattes,

Poursuivant
Cet animal
Qui s'offrait à son regard.

Il se posta
Derrière la bête,
Se fit son ombre
Et bientôt tendit le doigt,

Puis toucha avec délicatesse,
Peut-être avec quelque angoisse,
L'ANUS de l'animal.

Il s'y enfonça même quelque peu...

Il retira ensuite son index
Tournant la tête de mon côté,

Avec un large sourire
Amusé,
Content,
Ravi,

De la sensation
Qu'il semblait en avoir puisé :

Chaleur, mollesse,
Élasticité peut-être...

Voilà donc ce qui l'intriguait
Depuis un peu plus d'un quart d'heure :

Ce trou du cul

Qu'il avait vu remuer, se tordre,
S'agiter, valser
Au gré des bonds et des incessants
Va-et-vient
De la petite boule de poil...

Ah ! J'ai souri à mon tour,
Je crois même avoir pouffé.

*« Laissez les enfants venir à moi !
Ne les en empêchez pas, car le Royaume de Dieu
Appartient à ceux qui sont comme eux. »
Je me suis tout-de-suite rappelé.*

J'en ai même vu
Une leçon à tirer :

Je veux être cet enfant
Qui touche, expérimente
N'importe quelle matière
Que lui offre le hasard, la vie.

Mû par
Cette curiosité ingénue,
Cette soif inextinguible

De découvrir le monde, la vie.

Tout le corps, tout l'être
Tendu,
Tout à cette simple activité.

Bien loin de penser
À ce qui est
Bien ou mal.

Sans même que ne lui affleure
À l'esprit
Le bienséant, le malséant.

Sans la moindre idée
De ce qui pourrait être
Sale ou obscène.

Cet enfant qui touche, expérimente,
Sans diviser la réalité
Ni quadriller la sensation
Qu'il en tire
En notion, concept, manie, bref,

En préjugé.

Oui,
Je veux être cet enfant
Qui touche, expérimente
Le trou du cul
Du monde.

Avec un large sourire
Amusé,
Content,
Ravi,

De la sensation
Qu'il en puise :

Chaleur, mollesse,
Élasticité peut-être...

Je me souviens parfois
- Qui ne le fait pas ? -
De ces histoires de mon enfance,

Ces CONTES DE FÉE,

Que j'écoutais le soir
Emmitouflé dans les couvertures,
Au chaud,

(Dans mon souvenir, toujours,
Tombait la pluie au dehors
Et un vent léger faisait vibrer
Les carreaux de ma chambre
Dans un sifflement aigu...)

Avec cette petite lampe de chevet
Qui dispensait une lumière suffisante
Pour vaincre cette humide nuit d'automne
De mes jeunes années,

Éclairant suffisamment
Pour que je puisse distinguer,
À travers la pénombre,

La silhouette de ma mère

Calme, rassurante, assise
Sur le rebord du lit, postée là
Comme un phare, une sirène,
Une nymphe, une muse,

Pour que je puisse aussi suivre

Le mouvement gracile de ses doigts

Caressant doucement les pages
De ce grand livre sans image,
Avec un soin tel qu'elle
Me semblait toucher
La peau de quelque
Amour perdu,

Pour qu'enfin je puisse
Anxieusement m'accrocher

Au mouvement lent de ses lèvres

D'où surgissaient peu à peu :

Des rois, Des monstres,
Des sorciers, Des bêtes,
Des voleurs, Des fantômes, Des géants,
Des trésors
Enfouis dans quelques pays lointains...

Qui désormais peuplaient mon imagination,
Mes rêves, mes nuits
Et mes jours aussi !

Car, le lendemain, les yeux ouverts,
Bien éveillé, je me surprénais
À TOUTES les voir - ces créatures -

SURGIR !

De mon placard,
De dessous la table de la cuisine,
Cachées sous mon lit,
Blotties derrière le canapé, au dessus du lustre du salon,
S'agitant de derrière la télé, affalées sur les meubles
Du bureau de mon père, couchées sur l'étagère de l'entrée,
Me faisant signe des W.C., de derrière le rideau de douche,
Vivant dans tous les coins sombres, le débarras, le garage,
Murmurant et complotant au grenier, rampant le long des lézardes
Du plafond, glissant le long des tapisseries, se cramponnant
Même aux mollets de mes sœurs, riant sur la terrasse en catimini,
Marchant sur la pointe des pieds le long du toit, faisant craquer
Les tuiles, les poutres et les murs, puis passant furtivement derrière
Une porte, comme une ombre, apparaître, se battre et s'aimer
Dans le jardin de derrière la maison, jouant et s'embrassant
À l'ombre des platanes qui, eux, dansaient suavement dans le vent...

Je me demande parfois
Dans quelle mesure ces rêves
De mon enfance
Ne hantent-ils pas
Mon esprit, ma conscience
D'adulte ?

Il me semble,
Que toutes ces histoires, tous ces contes,

Avec lesquelles nous avons grandi,
Grâce auxquels nous avons vibré,
Aimé, eu peur, haï même peut-être,

À partir desquels, au bout du compte,
Nous avons formé
Une singulière conception du monde,
NOTRE conception du monde,

« Il était une fois... »

Dans quelle mesure, donc, toutes ces fables, ces légendes,
Ne nous habitent-elles pas encore, irrémissiblement vivent en nous,
Comme une ombre, un rêve, une empreinte, une trace laissée
Dans nos cœurs, recouvrant nos âmes comme un lierre, une mauvaise herbe,
Malgré nos moues et nos airs pincés d'hommes devenus grands, intelligents
Et plus ou moins cultivés ?

« Il était une fois... »

Toutes ces FIGURES, toutes ces IMAGES,
Tous ces princes, ces princesses, toutes ces marâtres,
Ces sorcières, tous ces héros, ces chevaliers, ces soldats,
Tous ces sentiments nobles, toutes ces vaillances,
Toutes ces victoires du Bien sur le Mal, ces triomphes obligés
De la Lumière, tous ces *« Ils vécut heureux et eurent
Beaucoup d'enfants... »*, tous ces contes, donc, toutes ces fables, ces légendes,
Dans quelle mesure ne déforment-ils pas, n'affectent pas notre vision du monde,
Comme une mauvaise gangrène, une mauvaise habitude, un cancer malin, une sorte de
Péché-mignon, qui ne nous laisseraient finalement pas voir la réalité
En face ?

« Il était une fois... »

Cette capacité d'imaginer, de s'évader, d'inventer d'autres réalités,
De fantasmer des fins heureuses, de fabriquer des choses
Qui n'existent pas - ou qui n'existent que dans notre crâne ! -,
Notre fantaisie de percevoir des « choses derrière les choses », cette capacité de
Fabuler, de se raconter finalement des histoires « à dormir debout », de
Vouloir « croire encore au Père Noël », tous ces « châteaux en Espagne », nos « petites
Souris », nos « petites bêtes qui montent, qui montent, qui montent... », tout cela,
En fin de « conte », ne nous fait-il pas, plus de mal que de
Bien ?

Ah !
La différence qu'il y a entre

Ce qu'il nous FAUT vivre
Et ce qui nous FAIT vivre !

Car il en est de nous comme des grands courants et des grandes catastrophes,
Qui surgissent, charrient, tourbillonnent, transbahutent, coulent parfois,
Continuent, se meuvent toujours, puis disparaissent un instant, s'étendent,
S'éteignent, renaissent, se perpétuent, s'éternisent...

Je me dis parfois,
Au bout du *conte*,
Que ce qui nous permet de continuer,
De, malgré tout, envers et contre tout

TENIR !

Malgré nos coups durs, nos coups bas, nos coups-de-tête,
Malgré les coups du sort, les coups d'État, malgré
Le fait que le monde semble s'empêtrer et tristement s'enliser,
Malgré le fait qu'il se donne en spectacle en ouvrant au public
Ses incessantes et lamentables répétitions...

« Il était une fois... »

Que ce qui nous serre finalement de petite lampe de chevet
Allumée au creux de notre nuit d'automne pluvieuse,
Bardée d'électricité et de nuages sombres...

« Il était une fois... »

Que ce qui nous rassure comme le faisait, enfant, la tendre présence
De ce corps maternel à nos côtés, chaud, qui nous chuchotait à l'oreille
Des histoires, de sa voix tendre pour que l'on puisse enfin s'endormir
Apaisé, tranquille...

« Il était une fois... »

C'est cette pensée, héritée de nos rêves et divagations de jeunesse :

Cette pensée
Que le monde,
Que la vie
Pourraient
Être
DIFFÉRENTS !

AUTRES !

Comme qui dirait
- On le dit bien -
Qu'il est en
« *Devenir* »,
Le MONDE !

Qu'il vient,
Qu'il est venu,
Qu'il viendra...

Qu'il est en
- Comme qui dirait -
Pur
« *Mouvement* » !

Que : « Qui sait ?
On ne sait jamais...
Peut-être...
Bientôt...
On verra... »

Plutôt que de le CONTEMPLER,
De le VOIR,
Le MONDE !

Et de
CONSTATER
Ce qu'il est

RÉELLEMENT.
VRAIMENT.

Sans chichi, sans ruban, ni rien autour,
Sans fée ni magie, ni dragon ni amours transis :

NU !
LE MONDE !

Bien-sûr
- Peut-être -
Il « *pourrait* »,
Le monde,

- Selon nos dires -
Il est « *quasi* »,
« *À point* »,
« *À un cheveu de* »,
- Comme qui dirait -

MAIS NON !

Il ne fait
- À proprement parler,
Tout *conte* fait -

RIEN !

Le monde...

Il git !

Il se complait

À continuer

Tel qu'il était,
Tel qu'il est,
Tel qu'il sera...

En effectuant bien quelques ronds-de-jambes,
De folles spirales, d'infinis recommencements,
D'éternelles aubes et de flamboyants crépuscules,
Multipliant les traités, les aventures, les déclarations, les grèves,
Les guerres, les partis, les courants, les lois, les catastrophes, les annexes,
Les manifestations, les philosophies, les massacres, les technologies, les idées,
Qui nous donnent un instant l'illusion que quelque chose est en train de
Changer, qu'est en train d'apparaître quelque chose de nouveau,
D'inédit même, bercés un instant par l'illusion d'une quelconque glissade,
Tout du moins, d'un infime glissement entre les lieux, les corps, les jours, les heures,

Alors que tout demeure

Tout *conte* fait,
En fin de *conte*,

IMMOBILE...

*

« L'enfant, intrépide,
Est vierge
De toute PEUR ! »

Voilà ce que je me disais l'autre jour
En observant des gamins jouer
À la balle-au-prisonnier au bord de la nationale :

Allègres, ils allaient et venaient, couraient en tout sens,
Les cheveux au vent, les joues rouges, riant, criant,
Le souffle haletant, libres et heureux de vivre
Dans cette fiction qui balayait au loin la réalité du monde,

Tandis que les voitures passaient à leurs côtés en trombe,
Zigzaguant parfois,
Faisant un écart, klaxonnant, faisant
Des appels de phare,
Freinant, pilant, ouvrant leur vitre, grondant, jurant, faisant
De grands gestes
Avec leurs bras, montrant leur tempe avec l'index,

Jusqu'à ce qu'une mère à son tour ne sorte d'une maison voisine en trombe,
Zigzaguant,
Jurant à son tour, criant, grondant, faisant
De grands gestes
Avec ses bras, montrant sa tempe avec l'index à son tour,
Le souffle haletant et les joues rouges :

« NON, MAIS ÇA VA PAS !!! VOUS ETES AVEUGLES OU QUOI ??? COMPLÈTEMENT DINGUES !!! COMPLÈTEMENT TOQUÉS !!! VOUS NE VOYEZ PAS LES VOITURES !!! VOUS VOULEZ VOUS TUER OU QUOI ??? NON, MAIS C'EST PAS VRAI !!! COMPLÈTEMENT INSOUCIANTS !!! INCONSCIENTS !!! VOUS NE VOYEZ PAS LE DANGER OU QUOI ??? VOUS NE POUVEZ PAS RESTER TRANQUILLES !!! VOUS ALLEZ ME RENDRE FOLLE !!! ZOU !!! À LA MAISON !!! ZOU !!! JE CONFISQUE LA BALLE !!! ZOU !!! PAS UN MOT !!! À LA MAISON !!! RENTREZ !!! TOUT-DE-SUITE !!! CHUT !!! PAS UN MOT !!! VOUS ETES PUNIS !!! ALLEZ JOUER DANS VOTRE CHAMBRE !!! ET SANS BRUIT ENCORE !!! SAGES COMME DES IMAGES !!! JE VEUX ENTENDRE LES MOUCHES VOLER !!! OUF... LA PEUR QUE VOUS M'AVEZ DONNÉE... NON, MAIS C'EST PAS VRAI... OUF... VOUS ALLEZ ME TUER UN JOUR !!! »

Ah, ce que c'est navrant d'entendre les gens énoncer
Des tautologies et de simples pléonasmes, car oui :

L'enfant est
Complètement toqué !

Aveugle, inconscient, insouciant !

Il ne voit pas le danger !
Ne peut le voir, ne peut rester tranquille !

Il ne sera jamais sage comme une image !
Il ne laissera jamais les mouches en paix voler !
Malgré tous les bonnets d'âne, les coups de règle et toutes
Les mises au coin du monde !

ET C'EST BIEN LÀ
TOUTE SA FORCE !

La peur
Est un legs qu'il n'a pas encore appris à découvrir,
Il peut donc voguer sur l'océan et la terre intrépide,
Comme un capitaine authentique, un conquistador
Sans peur ni reproche, mirant confiant la foule
Et l'horizon à travers la brume et le soleil, rêvant
De dompter l'animal et l'homme, la bête, la femme et la nature...

Quel piètre marin il deviendra par la suite !
Quand, dans son corps grandissant, croîtra la peur !

Jusqu'à habiter tous ses pores, tous les recoins de son être,
Le recouvrant comme une pelisse contre le froid de l'hiver
Et de la banquise ! Imperméable touffu qui ne l'empêchera pas cependant
De misérablement grelotter, trembler comme une feuille, recroquevillé
Sur lui-même, piteux, pitoyable homme, debout malgré tout sur le pont,
Affrontant les courants et marées, tous les Golf Stream de sa destinée,
Sursautant au moindre bruit, à la moindre ombre, à la moindre brise...

Il aura le vertige
Devant le plus petit trou d'eau !

Il aura le mal de mer
Face au plus petit pic et flot !

Car, adolescent, il apprendra la PEUR
De l'inconnu, de la misère, de l'avenir, du silence, de l'au-delà, de l'amour, d'autrui, de
lui-même, de la maladie, du monde, de la mort, de la vie, du malheur, du désir, de la
richesse, du besoin, de la vitesse, de l'enfer, de la pluie, de l'insecte, de l'étendue, de la
nuit, de l'exil, de l'adieu, du pardon, de la solitude, de l'avion, de l'échec, de la bagarre,
du changement, de l'indifférence, de l'heure, de l'espace, du vieillissement, du temps,
de la beauté, de la sincérité, de l'insécurité, de la voiture, de la guêpe, de la chute, du
mot, du mensonge, de l'araignée, de l'ivresse, de la faim, du talent, du ridicule, du

pistolet, du ciel, du rasoir, du chômage, de la soif, de la foudre, du désordre, de la crise, du voisin, de la route, du vide, de l'eau, du feu, du prix, de l'étiquette, de la dépression, de la différence, du poids, de l'habitude, de la nouveauté, de la dette, de la date, de l'insulte, du baiser, du microbe, du cancer, de la poussière, de la haine, de l'ignorance, de la caresse, de l'usure, de la liberté, de la limite, de Dieu, de la forêt, du passé, du pesticide, de la méchanceté, de l'amnésie, du brouillard, de l'handicap, du dentiste, du froid, de la ville, de la loi, de la steppe, de l'altitude, de l'opinion, du savoir, du voyage, du jugement, de l'ascenseur, de la couleuvre, de l'errance, du noir, de l'ennui, du rire, de l'absence, des larmes...

*

Le présent comme PRÉSENT...

Voilà l'autre grande leçon
Que l'on peut tirer
De l'enfant :

Le présent comme PRÉSENT !

En effet,
Il n'est pas rare de voir
- Qui de nous n'en a pas été témoin ? -
Dans la rue, chez l'épicier, au supermarché, chez le docteur,
Chez le boulanger, chez des amis, chez le libraire, chez des parents,
Au restaurant, au musée, à l'église, au square, à la piscine,
Sur un ponton, sur un parking, sur une aire d'autoroute,
À la campagne, à la plage, à la montagne,
Etc.

Un enfant
Pleurer

Après s'être cogné,
Après être tombé,
Après une course folle, une chute ou un simple choc...

Et le voilà qui braille et rugit,
Hoquète et renifle et hurle,
Se jette par terre, hystérique,
Bat des pieds et des mains,

- Il ne se permettra plus, une fois adulte, ce genre de « CINÉMA » ! -

Trépigne, s'étouffe et se déverse

En sanglots tonitruants, il ne peut pas parler,
Ne peut pas expliquer ce qui s'est passé, dire ce qu'il a
Et il pleure et crie et geint avec une telle violence
Que les passants inquiets un instant s'arrêtent,
Au cas où, si besoin, on ne sait jamais,
Tandis que l'enfant, lui, continue
De profiter pleinement de sa douleur,
Il s'y livre entièrement, s'y abandonne
Jusqu'à plus faim, plus soif, au-delà du raisonnable,
Jusqu'à ce que cette sensation le submerge, par vagues
Envahisse tout son être, sans aucune réserve,
Comme un onguent, il s'y gargarise, comme pour expier,
Léviter, en transe, comme une catharsis, jusqu'à l'orgasme...

Après quoi,
Si jamais nous accourons jusqu'à lui
Avec un bonbon, un doudou, une peluche,
Une poupée, un bouquet, quelque chose
Qu'on sait qu'il désire et qui pourra le consoler,

INSTANTANÉMENT

SANS LA MOINDRE HÉSITATION,
SANS LA MOINDRE TRANSITION,

Le voilà qui s'esclaffe et pouffe,
Applaudit et hurle et saute sur place,
Piaille, hystérique, tape des pieds et des mains,

- Il ne se permettra plus, une fois adulte, ce genre de « CINÉMA » ! -

Se tire les cheveux, trépigne et se déverse
En huées tonitruantes, il ne peut pas parler,
Ne peut pas expliquer ce qu'il ressent, dire ce qu'il a
Et il rie et crie et braille, à ce point euphorique
Que les passants amusés un instant s'arrêtent,
Au cas où, si besoin, on ne sait jamais,
Tandis que l'enfant, lui, continue
De profiter pleinement de sa joie,
Il s'y livre entièrement, s'y abandonne
Jusqu'à plus faim, plus soif, au-delà du raisonnable,
Jusqu'à ce que cette sensation le submerge, par vagues
Envahisse tout son être, sans aucune réserve,
Comme un onguent, il s'y gargarise, comme pour expier,

Léviter, en transe, comme une catharsis, jusqu'à l'orgasme...

Ainsi l'enfant vit-il
Intensément toute chose !

Il sait se laisser glisser sur les railles sinueuses et retorses du temps,
Vivant dans un monde qui ressemble à de monumentales montagnes russes,
Où le petit wagon de ses émotions lui fait faire d'immenses et beaux loopings,
De brusques accélérations, des chutes vertigineuses, d'abrupts virages,
Sans que jamais il n'ait le temps de regarder en arrière, - *pas le temps !* -
Par dessus son épaule, trop occupé à dévorer des yeux le défilement du paysage
Qui s'offre à lui et qui n'a de cesse de changer, se renouvelant et se parant
À chaque seconde de nouveaux atouts et attraits, lui procurant curiosité et plaisir
Sans limite, et, tel un petit Bouddha en miniature, tel un Krishnamurti de pacotille,
Il jouit et s'extasie de la sensation que continuellement il tire de tous ces merveilleux
Carrousel, ces trains fantômes, ces toboggans, ces labyrinthes de miroir et de glace,
Ces feux d'artifice grandioses, ces pommes d'amour, ces ballons et ces délicieuses
Barbes-à-papa...

*

« Il n'y a pas de mot...
Pas de mot pour dire ça...
Exprimer ça... »

La personne qui parle
Est une femme
D'une trentaine d'années,
Jolie, élégante.

Nous sommes en train
De marcher
Dans la rue.

C'est la nuit.

« Pas de mot... »

Elle baisse les yeux,
M'explique sa peine
Qui lui entaille et entache
En cet instant le visage.

Cette peine,

Qui pourtant remonte
À plusieurs années.

« Pas de mots pour dire ça... »

Elle m'explique
Qu'elle a *perdu* son fils,
Agé d'à peine dix ans,

D'une mort violente,
Dans un accident.

« Exprimer ça... »

Après un soupir,
Elle rajoute :

« C'est vrai,
Si ton mari meurt,
Tu es *veuf*.

Si tes parents meurent,
Tu es *orphelin*.

(Silence)

Si ton fils...
Ou ta fille...

(Silence)

Meurt...

(Silence)

Et bien...
Tu...
Tu es...
Tu n'es...

(Silence)

RIEN DU TOUT...

Non...
Il n'y a...

Tout simplement...

(Silence)

PAS DE MOT... »

Elle me fait penser à ma mère
Qui a *perdu* son premier enfant
À la naissance, lors de l'accouchement.

Et bien qu'il y ait plus d'une quarantaine d'années
Que cette horrible tragédie lui soit passée dessus
Et l'ait retournée comme une terre méchamment
Labourée avant la saison,

Elle parle encore aujourd'hui
De ce poupon

Qui n'a jamais connu le luxe
De savoir respirer,

Ce poupon qui restera
Pour toujours
Ce poupon d'un jour,

Les yeux mouillés
De larmes.

En cet instant aussi
Me vient à l'esprit
L'image d'un vieillard
De près de quatre-vingt-dix ans,

Qui venait de *perdre* sa fille
(Une femme qui mourut de sa belle mort à soixante-dix ans)
Qui avait cette position résignée des vaincus,
Assis, le dos courbé, le regard perdu dans le vague,
Et qui me confessait la voix chevrotante,
En se frottant nerveusement les mains :

« Ça ne devrait pas arriver...
Ce n'est pas *naturel*...
Pas dans l'*ordre* des choses...

(Silence)

Regarde-moi, j'ai survécu à deux guerres, mais ça...

(Silence)

Personne ne devrait voir ces enfants mourir...
Personne ne devrait survivre à ces enfants...

(Silence)

Personne... Non... Personne...

(Silence)

Personne...

(Silence)

Non, ce n'est pas NATUREL... »

En effet, on peut
Expliquer
Bien des choses,

Trouver des raisons, justifier,
Voire même excuser
Bien des choses,

Mais...
La mort d'un enfant !

Il n'existe tout simplement
Pas de mots
Dans le dictionnaire !

PAS DE MOT
Dans aucune langue du monde !

Seuls demeurent ces silences...
Ces voix chevrotantes...
Ces yeux mouillés de larmes...
Ces regards perdus dans le vague...
Ces frottements nerveux des mains...

Car, pour tous, nous tous,

Il y a dans la mort de l'enfant

Une injustice terrible !
Insondable !
Incompréhensible !

Pour tous, nous tous,
C'est comme assassiner

L'Innocence même
Du monde.

C'est comme assassiner

La Logique même
Du monde.

C'est comme assassiner

L'Espoir, la Chance, le Rêve, la Foi,

La Promesse
D'un Monde

Meilleur.

La mort d'un enfant...

Tous, nous tous,
Quand elle nous arrive
Telle une mandale, un coup de poing,
Une beigne, un brutal
Passage-à-tabac,

On ressent cette intense
Brûlure,
Douloureusement,
Au fin fond de notre être

Comme un crachat lancée
À l'Univers entier !

Comme un doigt d'honneur brandi
À Dieu, aux Saints, à la Nature même !

Comme une injure jetée
À l'Humanité entière !

Comme un vil attentat
Contre la Vie même !

La mort d'un enfant...

Oui, à chaque enfant qui meurent
C'est un peu de nous, de nous tous,
Qui meurt, part.

Cette part de bonté,
Ce lien bienveillant au monde,
Cette bonhomie, cette compassion,
Cet amour, cette générosité, cette naïveté
Cette tendresse

Qui part.

À tout jamais !

Et tous, nous tous,
Nous voilà
À tout jamais
Dépucelés...

Comme violemment
Violés !

Comme envolée
À tout jamais
Notre virginité !

Oui, à chaque enfant qui meurent,
C'est un peu du monde, du monde entier,
Qui meurt, part.

Et nos yeux à tout jamais se font obscurs et songeurs...

Et nos cœurs se replient et se referment à tout jamais...

Et cette blessure à tout jamais à vif recouvrent et accompagne
À tout jamais, à tout instant, notre chair, notre existence...

Comme le voile noir
D'une veuve.

Comme une nuit
Éternelle, sans fin.

*

Hier,
J'ai été témoin d'une curieuse affaire...

Un papa portait son enfant dans les bras, le dorlotait, le cajolait tendrement,
Lui faisait des chatouilles, des papouilles, des bisous d'esquimaux, et, en réponse,
La « petite crevette » gazouillait, faisait risette, tendait les bras pour tenter d'attraper
De ses petites menottes le nez, la bouche, la joue, le front, les yeux de son gentil papa -
Vous allez me dire rien de bien extraordinaire jusque là, mais voilà la chose étrange :

En regardant de plus près, en observant avec plus de scrupule,
Je me suis rendu compte que le bambin *ne savait pas* rire !
Il était en train d'*imiter* son père, comme s'il apprenait
Une leçon difficile qu'il lui fallait absolument retenir !

Il observait intensément, silencieusement, minutieusement
Les rictus, les expressions, les muscles du visage de son père,
Avant que de pouvoir reproduire scrupuleusement tout le processus
Compliqué des zygomatiques, de manière la plus pointilleuse et précise
Possible, copiant fidèlement l'original, il crispait ensuite ses cils et ses lèvres,
Ouvrait hésitant la bouche pour enfin laisser échapper un mécanique « Ah ! », « Hi ! »,
« Ho ! », « Hu ! », puis il scrutait encore une fois le visage de son père, mais cette fois
Pour recevoir son approbation, savoir s'il l'avait bien fait, s'il ne s'était pas trompé
Dans son humble et vibrante
Exécution...

Comme quoi le rire n'est pas inné à l'homme !

Ce n'est qu'une copie, une reproduction, une imitation
Plus ou moins bien apprise, plus ou moins bien réalisée !

« Le plus étrange - je me suis mis à penser -
C'est qu'une fois qu'une personne *choisit*
La voyelle avec laquelle elle rira, que ce soit
Le « A », le « I », le « O », le « U », elle lui restera à jamais
Attachée, tout au long de sa vie, elle n'en changera jamais !

Même pour expérimenter, elle ne la troquera
Contre aucune autre, pour rien au monde !
Non, Monsieur ! Alors qu'elle pourrait le faire,
Parfois, comme ça, juste pour rire ! Mais non !
Dieu que nous sommes têtus !
« Ah ! », « Hi ! », « Oh ! », « Hu ! »

Soudain, je me suis dit à moi-même,
Sérieux, grave, quelque peu pompeux :

« Dis-moi
Avec quelle voyelle
Tu ris,
Et je te dirai
Qui tu es ! »

*

« Dis, tonton, on joue ? »
Entendis-je.

Et une nouvelle fois :

« Hein, on joue ! Dis, tonton ! On joue ! »

Et insistant encore,
Hésitant quelque peu,
Suppliant :

« Dis... tonton... on joue... »

Ah ! Quelle merveille
Que l'enfant,
Quand il est
À l'âge
Où tout n'est que jeu !

Quand, à peine éveillé,
Les yeux encore gonflés,
Il saute du lit, décidé,
Pour se dédier
À l'unique activité

Qui, à-vrai-dire,

Vaut pour lui
La peine :

LE JEU.

JOUER !!!

Je me rappelle de ce jour d'été :

J'observais R.,
Jouant dans le salon
Aux *Pirates*.

Pendant plus d'une heure,
Seul,

Il a littéralement retourné le salon (canapés, armoires, coussins, livres, tasses, fauteuils, portes, tapis, fenêtres, sièges, poutres, lampes, tables, tentures, crayons, chiffons, vases, meubles...) sans pour autant n'avoir rien touché, non, ni à un seul objet, seul, tout seul, seulement par la force de son imagination, chamboulant l'ordre réel de l'espace et des bibelots qui l'agençaient, convertissant sous mes yeux ébahis - par le pouvoir sacro-saint du langage qui jaillissait de sa bouche - une commode en *baleine échouée*, un tube de colle en *cartouche usée*, un balais en *épée effilée*, le sofa en *grand galion*, les poufs en *boulets de canon*, les rideaux en *sirènes*, les manteaux en *papous indigènes*, le plafonnier en *soleil brillant*, les étagères en *requins méchants*, le parterre en *sable brûlant*, le silence en *cris de bataille*, le vide qui l'entourait en *délirante pagaille*, et il courait de droite à gauche, donnant vie à ses folles et multiples visions, sautant, rampant, tout en criant d'une voix qui se voulait grave et tranchante : « HARDI ! ENNEMIS À BABORD ! ATTENTION, LES GARS ! À L'ATTAQUE ! REPLIONS-NOUS ! COMPAGNONS ! À L'ABORDAGE ! », roulant, titubant, se cachant dans un coin, frissonnant parfois à la vue de fabuleuses Amazones, se pliant sous de fausses pluies de flèches, survivant à mille et un poisons, mille et un pièges, mille et une trappes, se faufilant à travers une brèche, sprintant à travers de mirobolantes cavernes, et soudain - par la puissance transfuge de l'esprit de qui veut bien réinventer l'univers selon son désir - il abattait les murs, crevait le plafond, transformait cette pièce restreinte en gigantesque galère fantôme naviguant sur une vaste mer d'huile, ponctuée de-ci de-là, au loin, à l'horizon, de quelques îles vierges avec de magnifiques cascades, de gigantesques falaises, de majestueux palmiers et de jungles touffues, d'où il pouvait entendre le braillement furieux de milliers de macaques et le barrissement d'imposants troupes d'éléphants, et il levait un instant les yeux en l'air, s'immobilisant soudain, écoutant le piaillage assourdissant d'innombrables oiseaux aux couleurs bariolées, se mêlant au babil de centaines de mouettes augustes, volant lascivement au dessus de nos têtes dans ce ciel d'un bleu azuré, sans nuage, à l'atmosphère étouffante, emplie d'invisibles moustiques, amphitryons de fièvres

mortelles et de morts doucereuses, sillonnant sous ces latitudes tropicales, suant, braillant, trinquant à la victoire, redoutable, redouté, comme un prince nègre, un roi des mers, reconnaissable de tous pour son regard perçant de serpent, sa grosse voix de basse, sa longue tunique rouge-sang, sa large balafre qui lui coupait de haut en bas la joue gauche, son grand chapeau à plumes de paon, son tatouage représentant une large tête de mort qui lui couvrait totalement le torse et une partie du dos, ses anneaux d'or, ses nombreuses cicatrices et brûlures, ses longues mèches de cheveux noirs qui lui cachaient en partie le visage, les pendentifs qui lui pendaient au cou (deux têtes réduites de pygmée, une amulette jaune, une émeraude et quatre dents effilées de tigre), se battant, se débattant, échoué là, blessé, splendide, orgueilleux, sauvage, perdu, la rage au ventre, craint, criant à la lune, à la recherche d'immenses richesses et de légendaires trésors (lingots d'or, plateaux d'argent, poteries anciennes, statues antiques, diamants, saphirs, rubis...), dont rêverait n'importe quel enfant, n'importe quel matelot, n'importe quel homme digne de ce nom !

R. ne s'est pas une seule fois
Essoufflé
Durant tout le voyage...

(Qui dura - quoi ? - Une heure ? Deux heures ? Trois, peut-être?)

Je veux dire :

Son imagination

Son imagination
Ne s'est jamais

Essoufflée !

Pas une seule fois !
Pas une seconde !

Rebondissant

De bataille en bataille, de péripétie en péripétie,
De pôle en pôle, de pays en pays !

Se laissant aller,
Voguant,
Allant

De Charybde en Scylla !

Il y eût aussi un jour de printemps :

J'observais les enfants d'une maison attenante,
Jouant des heures durant
Dans un escalier.

Eux aussi,
Sans s'essouffler un seul instant
Ont transformé cette simple structure
Grise, dénudée, en béton,

En palais, en phare, en vaisseau, en tripot, en cabane, en aigle, en pont, en parc,
en tour, en carrosse, en dune, en fusée, en cachot, en mont, en cheval, en promontoire,
en échafaud, en village, en poupée...

Quelle RUPTURE
Une fois adulte !

Quand nous nous lassons
D'un rien, ou rien
Ne semble plus
Nous satisfaire !

Quand il nous faut nourrir
Notre monde intérieur,
Notre imagination,
Notre créativité

À grand renfort

De revues, de sudokus,
De mots-croisés,

De tous ces *passé-temps*
Qui peuvent nous tomber
Par hasard
Sous la main...

Quand il est nécessaire
De donner à notre esprit
Son grain
À moudre !

(Et même dans ce cas, l'on n'est pas sûr que l'ennui - l'Intransigeant ENNUI ! - ne nous
gagnera pas...) :

« Je m'ennuie, c'est la mort ! »

Entends-je souvent aujourd'hui
Dans le cercle de mes amis.

Et une nouvelle fois,
À peine a-t-on fini
Un livre, un film, un verre -
Une quelconque activité :

« Ho ! Je commence à m'ennuyer ! Qu'est-ce qu'on fait ? Hein ? »

Et insistant encore,
Lassé quelque peu,
Râlant :

« Je m'ennuie... hein... qu'est-ce qu'on fait... »

Avant de finalement allumer
Par dépit la radio ou la télé ou de regarder
Distrait son téléphone ou de se retirer
Chacun chez soi...

Peut-être
De peur
De vivre

Un silence
Conjoint.

De peur de vivre
Cet ennui, cette mort,
Qui - *ex nihilo* -
Nous permettrait
De ressusciter, d'accéder
À une autre vie,

La nôtre.
Celle de l'autre.

Cette vie cachée

Dans les brèches secrètes des silences,
Dans les replis impromptus des arrêts,
Dans les recoins insoupçonnés

De nos âmes...

Cette vie plus vive, naïve,
Souterraine, joyeuse, débordante,
Qui ne demande, elle, qu'à
Prendre la place !

Effleurer ! flotter ! fleurir !

Ah ! Quelle horreur
Que l'adulte,
Quand il parvient
À l'âge irréversible
Où le « *JE* » détruit le jeu !

Quand, à peine éveillé,
Les yeux encore gonflés,
Il s'arrache du lit, blasé,
Pour se dédier
À l'unique activité

Qui, à-vrai-dire,
Vaut pour lui
La peine :

LE TRAVAIL.

TRAVAILLER !!!

*

D'ailleurs,
On lui demande souvent,
À l'enfant :

« Qu'est-ce que tu veux FAIRE *plus tard* ? »

Et de sa voix fluette,
Souvent il nous répond
Désorienté, un peu embarrassé,
Empreint toutefois d'un certain enthousiasme :

« Pompier, vétérinaire, pilote... Pilote de ligne, ça oui ! Ou peintre... Ou parachutiste ou professeur... Comme papa ! Ou bien avocat, cuisinier, infirmier, jardinier... Ou charpentier... Archéologue... Ça pourrait être intéressant, ça, non ? Gardien de zoo... Banquier... Ou barbier... mmm... Chasseur... Chercheur... Ou peut-être chauffeur, chauffeur routier, ça oui ! Militaire... Policier... Ou médecin... Comme maman ! Maire... Mercenaire ou mécanicien... Non ? Docker ou marin... Ou acteur... Ou magicien ! Ventriloque ! Ou vendeur ambulancier, marchand... Ou...
Ou... »

Puis il se détourne de nous
En riant, sans finir sa phrase,
Et s'en va en courant
Jouer dans le jardin

« Aux cow-boys et aux indiens »
« Aux gendarmes et aux voleurs »

Ou tout autre jeu incluant contrastes et contraires,
Passant de l'un à l'autre avec l'assurance et l'agilité
De qui sait jouer à la marelle, lançant ses aspirations
Au hasard comme un caillou dans l'immensité, espérant en retour
Un quelconque ricochet, puis sautant à cloche-pied, enjambant
Toutes ces cases-casiers qui le séparent de la *TERRE* au *CIEL*,
Se parant comme d'une écharpe chaude d'autres identités,
D'identités rêvées, bien plus palpables, moins excentriques
Que ce qu'on vient de lui demander, entrant simplement
Dans ses mondes inventés, larges, feints et colorés,
Travaillant des méninges pour inventer mille et un ménages, mille et une ménageries,
Renaissant sans parer à lui-même sous d'autres parures, formes, fonctions, coutumes,
Costumes, époques et épopées...

« Qu'est-ce que tu veux FAIRE *plus tard* ? »

Il s'arrête une nouvelle fois,
Nous regarde un instant les yeux ronds,
Essayant de comprendre...

« Qu'est-ce que tu veux FAIRE *plus tard* ? »

Et il nous répond sûrement
Pour nous faire plaisir...

« Qu'est-ce que tu veux FAIRE *plus tard* ? »

Il répond
Pour contenter cet adulte devant lui
Qui le regarde, veut le sonder,

Lui soutirer quelque chose...

« Qu'est-ce que tu veux FAIRE *plus tard* ? »

Cet adulte bien difficile à cerner,
Qui l'observe d'un œil fixe,
Louche...

« Qu'est-ce que tu veux FAIRE *plus tard* ? »

Cet adulte devant lui
Qui lui parle,
Somme toute,
CHINOIS !

Car ce « *plus tard* »
N'a pas de valeur,
Ne compte pas,
Paraît bien loin,
Si loin,

Comme un pays improbable, dément, fantastique,
Comme une planète saugrenue, inquiétante,

Comme un autre siècle, un futur de science-fiction
Qu'il atteindra, dit-il lui-même,
Quand il sera « *GRAND* ! »

C'est-à-dire dans tant de temps
Que tout cela lui paraît tout bonnement :

INIMAGINABLE !

Comme une vie

IMPOSSIBLE !

Car combien de grasses matinées, combien de « dodos » encore,
Combien de repas, de bouchées encore, combien
De secondes, combien
De minutes, de rencontres, combien

De siestes, d'anniversaires encore, combien
D'après-midis ensoleillés, de rosées, de pleurs, de prières encore, combien
De pelages, de pelures, combien de croûtes, de bleus, de griffures encore, combien
D'averses, de crachins, combien de bains, de « bobos » encore, combien
De chaussettes trouées, d'achats de chaussures, de bretelles encore, combien
De ballades, de rires, de cadeaux encore, combien de digestions compliqués, combien
De diarrhées, combien de gripes, combien de crampes, combien de fièvres, combien
De jours, de joues, de jus, de jeux, de jouets, combien
De poux, de peaux, de ponts, de pas, combien
De goûters, de vacances, de voyages encore, combien
De sorties au parc, à la piscine ou au ciné, combien
De parties de football, de basket ou de volley

Le séparent de cette vision pour le moins farfelue :

« Qu'est-ce que tu veux FAIRE *plus tard* ? »

Quel prodige
Que l'enfant
Qui n'a pas encore
Recouvert clairement
Son identité !

Qui peut s'imaginer
Tout être ! Tout
Et son contraire !

Quand son être
N'est pas encore défini,
Reste mal dessiné,
Flou, ouvert

À tous les POSSIBLES !

Comme une matière malléable...

Une poterie poreuse...

Une statue de sel sensible
Aux moindres remous et marées...

Quand il n'a pas encore mué,

N'est pas encore cloisonné,
Malmené, pris au piège,

Figé, comme peint
Dans un cadre étroit,
Étriqué,

Où il aura bien du mal par la suite
À s'agiter,
À librement
Respirer,

Ce carcan difficile à se défaire par la suite,
Où il lui faudra jouer
Des coudes, où il lui faudra
Faire le beau, où il lui faudra
Faire sa place, son trou
Et finalement prendre
Gentiment la pause...

Au sein de cette prison lugubre, insalubre, sans fenêtre, sans
évasion possible, comme condamné à perpétuité, sans l'espoir de la
moindre remise de peine, cette sentence à mois fermes, ce lourd fichier,
ce boulet au pied qu'on appelle son

IDENTITÉ !

Ah !
Combien de personnes ai-je vu par la suite
S'oublier, comme passer
À côté d'eux-mêmes

Au nom de cette même « *IDENTITÉ* » !

Peut-être au nom d'un type d'honorabilité, comme une logique
Implacable de meurtrier, comme une incessante guerre
De tranchée,
Tranchant dans le vif du sujet,

Au nom des dettes, des devoirs, au nom des courses, au nom des fins
De mois, des fins de « toi », des fins de « nous », au bout
Du compte au nom des factures
De gaz et d'électricité !

Combien de rêves ai-je vu
Piétinés, relayés, repoussés
Des deux mains à demain !

Combien de silences confus !

Combien de regards perdus

Ai-je aperçus de personnes
Qui touillaient lentement leur café,
Scrutaient le ciel ou observaient
Leur reflet dans le miroir, se grattant
Sans y penser un bouton, se remettant droite une mèche
Ou demandant négligemment
L'heure qui l'est ou le temps qu'il fait !

Combien en ai-je vu...
Combien ?

Combien ai-je vu d'espoirs flottés à la dérive !
Un charnier nauséabond d'ambitions !
Des millions de désirs à l'agonie ! Des cœurs moribonds à crédit !
Des millions de penchants bossus au cou tordu ! Des millions
De souhaits soufflés, jetés à la fosse commune
Au nom du soi-disant bien commun !

Combien
De folles tendances ai-je vues étouffées
Par un simple nœud de cravate !

Combien en ai-je vu...
Combien ?

*

Hier,
Je ne savais pas quoi faire.

C'était une de ces nuits
Flasques et cotonneuses,

Où le temps
Lentement s'étire et s'envole,

Où l'on aime
À rester assis chez soi, divaguer, se perdre
Et fumer une cigarette.

Je ne sais pourquoi,
Je me suis mis à ouvrir un dictionnaire
Et lire quelques définitions au petit-bonheur-la-chance.

Et voilà sur quoi je suis tombé :

Fou (ou fol), Folle, adj. et subst. :

I.- Adjectif

A.- Qui présente des troubles du comportement ou de l'esprit dénotant ou semblant dénoter une altération pathologique des facultés mentales. *Fou à lier, à enfermer.*

B.- 1. [En parlant de pers.] Qui est dans un état psychologique de trouble intense ou d'exaltation causé par une forte émotion ou un sentiment poussé au paroxysme. *Synon. : bouleversé, égaré, enthousiaste, hors de soi.*

♦ *Fou de terreur. Fou de joie. Fou de douleur. Fou de jalousie. Fou d'amour. Fou de bonheur.*

♦ *Fou furieux : Extrêmement violent sous l'effet d'un accès de colère.*

♦ *Rendre (qqn) fou.* Faire perdre à (quelqu'un) tout sang-froid ou toute patience.

2. [En parlant d'un trait psychol., d'un affect]. **a)** Qui dépasse la mesure considérée comme convenable, par sa violence, son intensité ou le désordre qu'il peut causer. *Fol orgueil. Désir fou. Ambition folle.* **b)** Qui ne peut être contenu, maîtrisé. *Gaieté folle. Envie folle. Vertige fou.* *Synon. : irrépressible, irrésistible.*

3. [En parlant de pers.] **Fou de qqc./qqn.** Qui a une passion, un goût excessif ou exclusif pour quelque chose ou quelqu'un. *Synon. : féru, mordu, passionné de.*

C.- 1. a) Qui est dénué de bon sens, de prudence, qui va à l'encontre de ce qui serait raisonnable. *Anton. : raisonnable, sensé.* **b)** Qui s'écarte de ce qui est considéré comme convenable dans les normes sociales dominantes. *Anton. : bon, convenable.*

♦ *En partic., dans le domaine de la philos. morale.* *Anton. : sage. P. ext. Bizarre, extravagant. synon. : dingue (fam.).*

2. a) Qui, affranchi des convenances ou des normes de comportement habituel, se laisse aller à la gaieté, à l'insouciance, à l'exubérance. *Synon. : fantasque, folâtre; Anton. : sérieux.* **b) Littér.** [En parlant d'une chose] Qui porte à la gaieté, à l'insouciance.

3. En partic., dans le domaine artistique ou de la mode. Qui s'écarte, s'affranchit des règles esthétiques (en particulier, classiques) ou de bon goût dominantes.

D.- Qui échappe à la raison. *Synon. absurde, irrationnel; Anton. raisonnable, rationnel.*

E.- 1. [Qualifiant un subst. désignant un objet naturel] Qui va en tout sens. Qui donne l'apparence du désordre. *Cheveux fous. Folle-avoine.*

♦ *Folle-farine.* Partie la plus fine de la farine qui s'envole au moindre souffle.

♦ *Herbe(s) folle(s).* Herbe qui croît en abondance et au hasard.

♦ *Brise folle, vent fou.* Brise, vent qui change sans cesse de direction.

2. [Qualifiant un subst. désignant un objet artificiel] Dont le mouvement n'est plus contrôlé. *Voiture folle.* *Synon. : dérégulé.*

♦ *Patte folle :* Jambe dont on ne domine pas tous les mouvements.

♦ [Qualifiant un élément mobile d'un dispositif technique] Qui est indépendant de la structure qui le porte et sur lequel il tourne. *Balance folle.* Balance dont le fléau ne se stabilise pas au point d'équilibre. *Aiguille, boussole folle.*

♦ *Histoire de fous.* Histoire drôle, dont le comique est produit par l'absurdité des propos ou des actes de fous.

♦ *Jeune fou.* Jeune homme turbulent ou téméraire.

♦ *Vieux fou.* Homme âgé excentrique, au comportement bizarre.

♦ *Proverbe. Plus on est de fous, plus on rit.* Plus on est nombreux, plus on s'amuse.

F.- 1. Dans le domaine de la *philos. Morale a)* Personne qui, vivant dans le monde, ne peut atteindre à la sagesse. *Anton. : sage.* **b)** Personne qui ne se conduit pas selon les lumières de la raison.

♦ *La folle du logis.* L'imagination.

2. Dans le domaine de la *critique artistique* ou de la *spiritualité.* Personne qui atteint à une vérité spirituelle en refusant de s'assujettir aux lois de la raison et/ou aux normes sociales. *Fou sublime (vieilli), fou de génie.*

D.- JEUX. Pièce du jeu d'échecs qui se trouve au début de la partie à côté du roi et de la reine et qui doit être déplacée en diagonale.

Soudain j'ai ri
En terminant ces lignes,

Car il m'était extrêmement facile
D'appliquer toutes ces définitions

À l'enfant,

Au comportement
De l'enfant !

*

D'ailleurs,
En parlant de

Folie

Ou de ce qui nous apparaît
Ou nommons comme

« Fou »

Et que,
En ce qui me concerne,
Je rapprocherais plus de la

Poésie

D'un certain pouvoir

« Poétique »

Une amie me racontait
Il y a peu

Une folle histoire
Qui lui était arrivée
Il y a peu :

Depuis plusieurs minutes déjà,
Un enfant la regarde en cachette,
Avec insistance, curieux, le regard rieur,
Un peu intimidé malgré tout.

Il s'approche finalement d'elle,

À pas de chat, puis il tend brusquement le doigt,
Tandis que de l'autre main il remet sur son nez ses
Lunettes, en demandant d'une traite et bafouillant
Quelque peu :

« Dis...

Avec tes yeux, tes yeux à toi, ces yeux-là,
Ces yeux bleus, là, à toi, bleus, si bleus,
Tes yeux avec ce bleu-là, à toi,
Si bleu...

Comment tu vois le monde ?

En **BLEU**

J'imagine... »

Avec ce genre de remarque,
On comprend

Que l'enfant, alors qu'il souffle sur ses verres, essuie maladroitement ses lunettes
Avec son pull, les remet sur son nez et cligne rapidement des yeux,

Ne voit finalement en l'espèce humaine
Qu'un tas informe et flou, qu'un mouvement indistinct
Riche en expressions, formes et couleurs.

On comprend

Pourquoi il n'a pas ce regard de *spécialiste*
Qui divise, classe, ordonne et range
En *groupe*, en *genre*, en *famille*.

On comprend

Pourquoi il ne distingue pas les *couleurs*
De peau, ne voit aucune différence
Entre *nationalités*, *régions*, *religions*, *classes sociales*,

Et que le fait d'être
Blanc, *jaune*, *noir*, *beur*, etc.
Ou *catholique*, *orthodoxe*, *juif*, *musulman*, etc.
Ou *européen*, *latin*, *africain*, *indien*, *asiatique*, etc.
Ou *noble*, *aristocrate*, *bourgeois*, *roturier*, *bâtard*, etc.

Ou *Français, Danois, Espagnol, Allemand, Italien, etc.*
Ou *communiste, capitaliste, socialiste, anarchiste, etc.*
Ou *cadre, ouvrier, vendeur, paysan, millionnaire, etc.*
Ou *punk, reggaeman, métaleu, jazzman, etc.*
Ou *hétéro, homo, bi, zoo, gérontophile, etc.*

N'a aucune sorte d'importance !

Oui, l'enfant
Possède cette délicieuse *myopie* interne !

Il a ce regard surprenant
De qui accueille, de qui inclut,
Bien loin d'écartier et de séparer,
Bien loin d'écarteler

LE GENRE HUMAIN

En catégories, en sous-catégories,
En sous-sous-sous catégories,
En sous-sous-sous-sous catégories,
Et ainsi de suite à l'infini,
(Avec alinéas, mémentos, parenthèses, italiques, post-scriptum et notes en bas
de page)

Comme il le fera plus tard avec le plus grand naturel !
Comme il s'y dédiera ensuite avec la plus grande passion !
Comme il s'y adonnera pour son plus grand plaisir !

*

On dit souvent
Que les enfants sont
Cruels,

Que de « cruel »,
Il n'y a pas pire,
Pas mieux qu'eux.

Sans doute, parlons-nous alors
De l'adolescent,
De l'enfant
De plus de sept ou huit ans...

Parce qu'il n'y a aucune malice,

Aucune fausseté, aucun vice,
Aucune perversion

Dans le cœur
De l'enfant.

Son âme
Est claire
Comme
L'eau
De roche !

Bien loin de toutes ces stratégies,
Toutes ces manies, ces acrobaties
Qu'il devra apprendre plus tard...

Tous ces machins, ces trucs, ces bidules,
Tous ces tours de passe-passe
Qu'on lui inculquera pour son bien...

Toutes ces politesses torves, ces calculs,
Toutes ces courbettes, ces tactiques,
Auxquels il devra se soumettre gaillard...

Toutes ces vessies, ces anguilles,
Toutes ces couleuvres, ces pilules,
Qu'il devra gober pour gagner son pain !

On lui dira souvent d'ailleurs,

En lui assénant quelques proverbes :

« Ne te laisse pas faire !! »
« Trop bon, trop con !! »

« La fin justifie les moyens ! »
« Morte la bête, mort le venin ! »

Tout en lui lisant de l'autre main l'Évangile...

Grâce à nous,
Il deviendra

Malin comme un singe,
Fort comme un bœuf,
Jaloux comme un tigre,
Têtu comme une mule,
Méchant comme une teigne,
Fier comme un paon...

Ah ! Quel drôle d'animal !
Quel étrange conglomérat !

Quel monstre il deviendra
Plus tard,
Grâce à nous !

Après tout,
Nous sommes
Ses modèles !

Un patron,
Sur lequel il calquera
Sans le savoir
Sa conduite...

Un canon,
Qu'il imitera
Sans le vouloir,
Puis qui le limitera...

Non, l'enfant,
Avant sept ou huit ans,
Il n'a de méchant,
- De déconcertant -

Que sa **FRANCHISE** !

Quand il dit tout haut
Ce que tout le monde
Pense tout bas
Mais n'ose dire,

Quand il lance un petit mot,
Un commentaire candide,
Une vérité brute, quand il pose

Une question **CRUE**

Qui fait rouler des yeux les convives,
Rougir, tousser, pouffer, râler, rire jaune,
Faire des « ooh » et des « mmm » de gêne et de surprise
À ses parents qui le grondent et s'excusent en marmonnant :

« Pardon, il ne se rend pas compte...
Oui, excusez-le...
Il ne pense pas ce qu'il dit... »

Alors que justement
C'est tout
Le contraire !

Oui, on dit souvent que
Les enfants sont
Cruels,

Que de « cruel »,
Il n'y a pas pire,
Pas mieux qu'eux,

Peut-être précisément
Parce qu'ils disent
Ce qu'ils pensent.

Simplement.
Gratuitement.

Sans-façon.
Sans arrière-pensée.
Sans faire la fine bouche.

Et que justement
La cruauté
De l'adulte
Réside
En son contraire :

Il *ne dit pas*
Ce qu'il pense.

Ou si peu !

Il préfère s'égarer, se tortiller
En baisemains, en déférences,
En mots bien léchés, en sourires
De bon ton, en politesses hypocrites,

Il préfère s'élancer
Dans des discours polis, vernis,
Respectant tout aussi bien
L'audience que la grammaire,

Mais,
Dans le noir
De son cœur

Où s'agitent les sangsues, rampent les rats, tisse la teigne, file la fripouille, courtisent les coquins, s'abritent les brigands, boulottent les bourreaux, boue la bile et tout bas brille

Le couteau de l'assassin

Oui, « du fond du cœur »,
De ce cœur pourri
Par mille et un silences
Contraints et contrits,

Il vous jugera sans que ses sourcils ne tressaillent tout en vous parlant de la pluie et du beau temps, d'ailleurs il passera avec vous un moment fort agréable et il vous serra la main au moment de partir, il vous gratifiera même d'une tape amicale sur l'épaule, puis il se retirera en vous souhaitant le meilleur qu'un homme de votre trempe puisse souhaiter, « la santé » surtout, bien-sûr, « la santé » avant tout, et, une heure après, une demi-heure après peut-être, peut-être à peine un quart d'heure après ou seulement quelques minutes, quelques secondes après, alors qu'il arrivera à un autre rendez-vous et qu'il boira désormais le thé en terrasse avec un autre ami ou qu'il dinera copieusement et dégustera un bon vin chez lui avec sa femme, il parlera de vous, en votre absence, dans votre dos : « Oh, tu sais avec qui j'étais cet après-midi! Figure-toi que... » et il vous refera tranquillement le portait tout en regardant serein le soleil ou en redemandant un peu de viande, sans broncher, d'un geste sûr, d'un commentaire moqueur, d'un rien, en passant, comme ça, il vous tuera d'une petite remarque anodine, il vous fera la nique d'un seul et simple mot d'esprit, il vous réduira en poussière, ce qui ne l'empêchera pas par la suite, lors de votre prochaine rencontre, de vous serrer de nouveau chaleureusement la main, de vous gratifier encore d'une tape amicale sur l'épaule en vous demandant des nouvelles de la famille et « la santé » surtout, bien-sûr, « la santé » avant tout...

*

LA MORT N'EXISTE PAS
Pour l'enfant.

Non,
La mort n'existe pas...

Ou alors
Il se l'imagine
(Il le faut bien)
Sous des traits
Plus ou moins fantasques :

Un fantôme de fantaisie

Recouvert
d'un drap
blanc et
poussiéreux, avec deux
petits trous
au niveau
des yeux, levant
désespérément les bras
en l'air, trainant
au pied un boulet
et hululant au loin...

Un squelette décati

Aux orbites énormes
et vides, au regard
fixe, à l'air
imperturbable, emmitouflé
dans une bure noire, portant
à la main
une faux
et grommelant au loin...

Oh ! Rien de quoi s'effrayer pourtant,
Puisque l'enfant se les représente
Comme en carton, comme en *cartoon*,
Avec des allures et des attitudes des plus sympathiques !

Mais que peut-on attendre d'autre d'un être
Qui n'a pas idée de son origine et ignore
Les choses du corps, à qui l'on dit et qui croit
Qu'il est né dans les « fleurs » et les « choux » ?

Que peut-on attendre d'autre d'un être
Pour qui le temps qui passe n'est qu'un fraisier, un gâteau
Avec boudoirs et crème anglaise, une tarte aux pommes ou au chocolat,
Sur lequel il lui faut souffler chaque année, hilare, une bougie de plus ?

Qu'attendre d'autre d'un être
Qui contemple l'avenir comme s'il s'allongeait dans l'herbe fraîche
Et observait passer les nuages, afin d'y lire dans leurs exubérantes formes
Et leurs ternes couleurs, des signes, des songes, des singes et des cygnes à déplumer ?

La mort,
Pour lui,

Ce n'est qu'un ciel
Clair, virginal, lavande,
Invariable, impassible,
Donnant en partage
Torpeur et chaleur...

La mort,
Pour lui,

Ce n'est qu'un ange
Clair, pur, éclatant,
Rondouillet, roucouleur,
Aux ailes translucides de papillon,
Se penchant à pari sur tombeaux et berceaux...

La mort,
Pour lui,

Ce n'est qu'un ragot
De récré, une attraction réservée
Aux adultes, une liqueur destinée
Aux grands...

On lui dit bien, si ça arrive, en guise d'explication, si on ne peut l'éviter, si la mort de près le touche, comme une plume le caresse, et que nous tentons tant bien que mal de lui expliquer, de ne pas nous emberlificoter les fils en essayant de lui rendre *raisonnable*, voire *nécessaire*, cette réalité - cette MORT! -, et ce, bien que la mort prenne en cet instant dans notre esprit l'apparence concrète d'un État exotique, totalitaire, belliqueux, à la politique incertaine et à l'économie douteuse, et que, dans un silence qui se prolonge au point d'en devenir désagréable, pesant, embarrassant jusqu'à l'extrême, nous essayions les gouttes de sueur qui perlent de nos mains et réfléchissions aux mots qu'il nous faut prononcer, qu'il nous faudrait prononcer, qu'il serait *convenable* de prononcer, évitant les poncifs, les métaphores et les expressions toutes faites, que nous voudrions lui dire quelque chose de simple, de concret, d'intime, de sincère, et que l'enfant, lui, nous observe, immobile et silencieux, sans bien comprendre, sans rien comprendre, posant sur nous ses yeux éberlués, lancés sur nous comme une interrogation intense et profonde, arrêtés sur nous comme un assourdissant appel, nous finissons par tousser avant de lui marmonner d'une voix peu assurée, essayant tout de même d'être le plus réconfortant et apaisant possibles, feignant de dire la vérité et toute la vérité :

« X. est parti,

S'est envolé... »

Ainsi nous protégeons l'enfant
De cette vérité patente
De la putréfaction des corps,
De la présence de cadavres
Sous ses pieds, sous le béton et l'humus...

Ainsi nous protégeons l'enfant
De cette notion infâme
Du « jamais plus »
Ou « plus jamais »...

Ainsi l'enfant n'a-t-il
Aucune idée
De l'irrémediabilité des choses...
De l'extrême fragilité des êtres...

Après tout,
La vie,
C'est l'évidence même !

La vie,
Pour lui,
C'est une mode constante, éternelle, immuable !
Une mode qui ne pourra jamais passer de mode !

La vie,
C'est une photographie chatoyante ! Une image d'Épinal !
Dont il est propriétaire incontestable
Et maître absolu !

La vie,
Pour lui,
C'est un film sans fin
Qu'il peut répéter à l'envie, *ad libitum y ad aeternam* !
Dans lequel son entourage se meut et indubitablement se mouvra,
Dans lequel perdurent et perpétuellement perdureront ses parents et amis !

Alors que dans quelques années, dans cinq, dix, vingt ans peut-être,
La vie ne sera qu'une farandole où tout passe et trépasse,
Un manège dont on entre et sort à qui-perd-gagne à la queue-leu-leu !

Alors que dans quelques années, dans cinq, dix, vingt ans peut-être,
La vie ne sera qu'un objet biscornu dont il n'aura que temporairement l'usufruit,

Du sable fin qui lui glissera fatalement des mains !

Alors que dans quelques années, dans cinq, dix, vingt ans peut-être,
La vie ne sera qu'une pellicule périssable, un spasme, un souffle éphémère,
Une courte étincelle prise miraculeusement entre deux feux !

*

Ce qui ne l'empêche pas,
À l'enfant,

De connaître par cœur
Tous les noms savants des dinosaures
Et des autres bêtes jurassiques :

DRACOPELTA,
ACHILLOBATOR,
MAPUSAURUS,
COELOPHYSIS,
HUAYANGOSAURUS,
IGUANODON,
PROTOHADROS,
TSAAGAN,
ZEPHYROSAURUS,
LATIRHINUS,
STÉGOCÉRAS...

De réciter de mémoire
Tous les noms alambiqués des mammifères
Et des plus mystérieux poissons de la mer:

IMPERATOR,
KAMPALA,
NAPILUS,
MAKRILI,
APOGON,
RASCASSE,
PANGA,
FANFRE,
SARIOLE,
TÉTRODON,
LIMANDE,
SPRAT...

De savoir sur le bout des doigts

Sa table de multiplication et sa géographie, incluant les noms
Des fleuves et des capitales les plus méconnus et ignorés :

BRATISLAVA,
OULAN-BATOR,
MANINGOZA,
KIGALI,
OUAGADOUGOU,
IENISSEÏ,
POTOMAC,
ZAGREB,
TACHKENT,
LEMPA,
SKOPJE...

Et il paraît se servir de toutes ces connaissances
- De tous ces mots -
Comme d'autant d'abracadabras
Pour ériger les immenses remparts
D'un château qui le protégera,
Pour y noyer dans les douves ses doutes,
Pour y cacher dans ses cachots
Et éloigner de lui les basses choses du monde,
Tous ces « indésirables »
- Comme la MORT -
Et les maintenir à l'extérieur de son céleste royaume !

Comme s'il posait ses mains devant ses yeux,
Comme il le fait souvent par jeu, comme il le fait parfois par gêne,

Pour ne pas voir et ne pas être vu...

*

C'est pour cela que
Je me demande toujours

Ce qui traverse la tête
D'un enfant,
Lorsqu'il cauchemarde.

C'est vrai :

À quoi pense-t-il ?
Quels sont donc ces songes ?

Quelles sont

Ces images
Si intenses,

Ces hallucinations
Si présentes,

Qu'elles le font se plier ! s'agiter ! bondir !
Frissonner ! suer ! mouiller les draps !
Se tourner ! dans un spasme ! sursauter ! se tourner encore !
Comme un pantin ! gesticuler ! tiquer ! plisser le front !
Danser ! gigoter ! se désarticuler ! en transe ! s'étendre !

Ces visions
Si puissantes,

Qu'elles lui coupent la respiration ! le font tressaillir !
Convulser les doigts ! crisper tout le corps ! contracter le visage !
Qu'il finit par tendre les bras et repousser devant lui comme de monstrueuses
Apparitions ! Et marmonner ! balbutier ! gémir ! hoqueter ! pleurer ! crier !
Hurler !

Bien loin de jouir de cette douce accalmie offerte par la nuit, qui entrecoupe
paisiblement ses jours, qui ne sont pour autant pour lui que billes, cache-cache et
loups glacés...

C'est vrai :

À quoi songe-t-il ?
De quoi a-t-il peur ?

De quelles couleurs
Sont faits ces étranges mirages ?

Quels contours
Ont ces vilaines chimères
Qui le traversent comme la foudre ?

Quelles menaces affreuses ?
Quelles forêts brumeuses ?

Quels puits béants ?
Quels marécages puants ?
Quelles bêtes poilues ?
Quelles dents sales et pointues ?
Quelles grandes bouches ?
Quels yeux énormes et rouges

Voit-il se déplier
Devant lui
Pour qu'il en arrive
À déchirer l'espace et la nuit
D'un bond soudain et d'un interminable cri ?

« MAMMMMMMMAAAAAAAAAAAAAAAAAANNNNNNNNNNNNNNN... »

Lui qui,
Bien souvent,
N'a pas encore eu à
Souffrir,

N'a pas encore eu à
Affronter

La solitude, la vacuité, la tromperie, l'ennui, l'abandon, la cruauté, la violence
Du monde et de ses contemporains ?

*

Et que dire de
Sa beauté !

L'irrésistible

Beauté

De l'ENFANT !

Sa façon

D'embrasser,

D'étreindre,

D'offrir

Sans retour.

IRRÉMISSIBLEMENT.

Sa façon de donner

Des bisous
Des pious Des poutous
Des picots Des bécots

À n'importe qui,
N'importe quoi,

À tout vent,

N'importe où,
N'importe quand,

Sous n'importe quel prétexte,
Transporté par on-ne-sait quelle folie,
Piqué par on-ne-sait quelle mouche,

L'enfant qui

Balbutie,
Sourie,
Puis tend les mains
Et donne des baisers...

Aux premiers venus, aux inconnus, aux condamnés, à ceux qui sont tombés, aux grands, aux petits frères, aux grandes, aux petites sœurs, aux vieillards, aux nouveaux-nés, à celles qui ont simplement daigné jouer avec lui, aux amis, aux ennemis, aux bénits, aux béni-oui-oui, aux dépressifs, aux gros, aux maigres, à tata, à tonton, à ceux qui lui ont juste souri, à ceux dans la panade, aux impotents, aux imbéciles heureux, aux mendiants, aux chauves, aux mal fagotés, aux jolies minois, aux minaudiers, à celles qui ont bien voulu lui donner un bonbon, aux moches, à papy, à mamy, à ceux tirés à quatre épingles, aux riches, aux chats, aux oiseaux, aux chiens, aux maniaques, aux damnés, à ceux qui se sont fait mal, à tous ceux qui se trouvent simplement là, à Paul, à Jean, à Jacques...

Oh oui !

L'enfant,
Quand il embrasse

De ses petits bras,

De ses petits doigts,

De sa petite bouche,

On dirait
Qu'un ange passe...

Fragile
Comme une
Promesse,

Fort
Comme un
Serment,

Doux
Comme un
Mensonge,

Violent
Comme un
Juron.

*

Il y a deux chapitres dans *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski,
Dont j'ai eu l'occasion de faire plusieurs lectures publiques :

« *Les frères font connaissance* » et « *La rébellion* »

Qui parlent des enfants.

Qui traite

De la souffrance
Des enfants.

À chaque fois qu'il m'a été donné de lire ce texte à voix haute,

J'ai pleuré

Comme un enfant.

*

En parlant il y a quelques jours avec un ami,
Après quelques divagations et circonvolutions,
Nous en sommes arrivés à formuler une hypothèse,
Un axiome :

« Peut-être peut-on diviser le genre humain...

(Nous parlions des personnes en général, des adultes, de leur nature, de leur caractère profond, de la complexion de leur personnalité, des forces invisibles qui pourraient expliquer et sous-tendre toutes leurs actions, leurs dispositions, tous leurs sentiments, leurs sensations, leurs pensées et tous leurs penchants, malgré la diversité manifeste de leurs essences et des applications desdites « natures »)

... En seulement deux catégories :

Les *ENFANTS* qui cherchent à être *ADULTES*,

Et les *ADULTES* qui cherchent à être *ENFANTS*. »

*

Et il y a ce je-ne-sais-quoi de touchant
Dans la démarche du petit enfant...

Cette manière

De tenir debout difficilement, ce léger va-et-vient
Du bassin d'arrière en avant, cette lutte imperceptible
Des articulations, cette constante ondulation, cette contraction
Ténue des muscles, ce cafouillage des hanches, ce dialogue
Hésitant des pieds, des genoux, du ventre, du torse, des épaules,
Du cou et du front, comme un friable balbutiement, ce combat
Déliquat des pointes et des talons contre la pesanteur, ce

Chancèlement d'avant

La marche, cette recherche désordonnée de l'équilibre, cette
Précarité de tout le corps, cette difficulté à coordonner, à
Continuer coûte-que-coûte à mettre un pas
Devant l'autre, comme ivre, se cramponnant parfois, cherchant
De l'aide aux alentours, s'agrippant aux branches, aux murs ou

Aux passants, se lançant, se laissant
Aller en avant, le plus
Souvent embarqué par le poids de sa tête, emporté par sa
Propre masse, puis être un instant encore en suspens,
Se tenir comme sur un fil, faire une sorte de mol

Hula-hoop

Et reprendre l'errance à tout prix,
Au prix de bien de sinueux
Efforts, et finalement taper des
Mains, courir, sourire

Et danser même
Un peu...

Il y a ce je-ne-sais-quoi de troublant
Dans le mouvement de ce petit corps
Sublime, de par sa frêle constitution,

Qui n'est pas s'en me faire penser
À la vie humaine, comme un résumé
De l'humaine condition.

Car, adulte, bien après, le corps pourtant solide et raffermi,
Des années après, après avoir oublié la complexité
De ce dur apprentissage, après avoir même oublié
Que le fait de se tenir droit et d'aller de l'avant fut

Une réelle CONQUÊTE

Qui n'avait rien au départ
D'inné
Ou bien même
De donné,

Que nous fûmes au départ idiots
Et sans défense
Devant ce qui nous semble
Aujourd'hui

Allant de soi,
Allant sans dire,
Allant de pair,
Allant tout seul,

Malgré la fermeté et l'assurance
Affichées avec lesquels aujourd'hui
Nous marchons,

Malgré le naturel avec lequel
Nous galopons,
Le plus souvent tête baissée,

Nous préserverons de cette première
Étape,
De ce premier moment

Un petit

Quelque chose, ce je-ne-sais-quoi :

D'instabilité,

D'incertitude,

De vacillation,

De doute...

Nous garderons
Inconsciemment
Cette première titubation
À jamais à l'esprit,

Nous la garderons
Inconsciemment
Tout le long de nos vies,

Se baladant
Le long de nos mains et nos jambes,

Dans tout le corps,
Comme un frisson
Au fin fond des entrailles.

Une sorte de fourmillement
Le long des nerfs et des ongles.

De ballottement
Dans le cœur et le bas-ventre.

De bourdonnement sourd
Sous la langue et les oreilles.

Quand il nous faudra
Continuer jour après jour,
Décider de la route qu'il nous faudra
Prendre, choisir notre chemin, savoir
S'il nous faut prendre à gauche ou à droite,
Ou bien continuer tout droit,
Se résoudre parfois
À quelques pis-aller ou bien même
Préférer un moment s'arrêter,
Faisant un instant une sorte de mol

Hula-hoop

Puis reprendre encore notre errance, coûte que coûte,
À tout prix, au prix de bien de tortueux efforts, et finalement
Taper des mains, courir, sourire

Et danser même
Un peu...

*

Et il y a chez le nourrisson,
Malgré cette fragilité du corps à croquer,
Une sorte d'assurance dans le
Regard.

Il cligne peu des yeux,
Ne regarde jamais en coin,
Observe avec tout le visage,
Fait face :

L'ŒIL GRAND OUVERT !

Il possède

Ce regard écarquillé
De qui reçoit le monde
Avec tout son être
Et ne veut pas oublier.

Ce regard hébété
De qui essaie de faire
Entrer ce qu'il voit
À chaque seconde
Au dedans de ses entrailles
Et qui veut jalousement le garder.

Ce regard transparent
De qui veut décrypter
Tout ce qui l'entoure
Sans tentative vaine d'analyse
L'acceptant seulement en son sein.

Ce regard originel
De qui se fait réceptacle
De l'univers
Et de tous ses stimuli

Comme un dieu aimant
Et lointain.

*

D'ailleurs,
Je m'imagine
Souvent

Un Dieu
Enfant.

Avec tout l'attirail :

Un regard ouvert,
Bon,
Gentil.

Quelque chose...

Qui aurait trait à
L'INNOCENCE :

Une mèche de cheveux
Qui lui tomberait
Légèrement

Sur le front.

Ou un grain
De beauté

Sur la joue.

Ou des dents de travers,
Des croûtes

Sur les genoux.

Un petit corps,
Somme toute,

Maladroit.

Quelque chose
- Comment dire ? -
De divin,
De purement enfantin,
Peut-être :

UN SOURIRE.

Cet enfant-Dieu
Qui jouerait
Avec sa création
Animé d'un naïf plaisir.

Qu'il aurait d'ailleurs inventé,
- Sa création -
Pour troubler son ennui,

Son vide,

Sa solitude,

Son implacable Éternité.

Cet enfant-Dieu
Sans père ni mère,
Orphelin,
Enfant unique.

Pauvre,
Sans ami,
Solitaire.

Avec ses habits usés,
Tâchés, achetés
Au Secours Catholique.

Toujours un peu morveux,
S'essuyant toujours
- Malgré nos recommandations -
Avec les manches de ses chemises.

Cet enfant-Dieu,
Qui jouerait avec sa petite « *tutute* »

Faisant des « *brrrrrr* »

Et des « *vrouuuuummm* »

Avec sa bouche,
Au pied des escaliers.

Créant toutes sortes de carambolages,
Mille et un accidents,
Des tragédies en cascade,

Qui naîtraient de sa divine
- Infantine ! -

FANTAISIE :

Sauts / Courses / Poursuites / Accélérations / Dérapages / Tonneaux / Incendies /
Fumées / Cris / Flammes / Blessures / Sauvetages / Sirènes / Morts

Et même quelques Embouteillages...

Cet enfant-Dieu,
Turbulent :

« Qu'il nous ferait perdre
Patience
Parfois !

C'est vrai !

Regardez-le !

Il a encore une fois
Joué dehors !
Dans la boue !

Non, mais,
C'est pas vrai !

On lui avait pourtant dit !

Il s'est sali,
Le bougre !

A salopé tous ses vêtements !

Ah, vraiment, parfois...
Il serait bon de le...

Corriger !

Une bonne fois pour toute !

Et sévèrement encore !

Lui passer un bon savon !

Il le mérite !

Une bonne claque !

Et il filerait droit !

C'est moi qui vous le dis ! »

On se dit
Parfois...

Mais il est mignon,
Si mignon,

« Mignon tout plein »

Qu'au bout du compte
On finit par tout lui

PARDONNER

En lui pinçant
Délicatement
La joue,

Comme seul et unique
Châtiment,

Et même lui dire
Un peu plus tard,
À l'heure du goûter,

En lui caressant
Tendrement
Les cheveux :

« Du gâteau,
Tu en veux ? »

Sans se rendre bien compte
Qu'on le chouchoute,
Qu'on l'éduque mal,

Qu'au bout du compte
Il fait de nous :

Ce qu'il VEUT !

« Peu importe, après tout ! »,
On se met à penser
En l'observant manger
(Il est en train de s'en mettre un peu partout)

Dans une exhalation de plaisir,
Peut-être même un sourire :

« Ah, ce cher ange !

Vraiment,
Qu'il est mignon !
Mignon tout plein ! »

C'est vrai,
Au bout du compte :

« On lui donnerait

Le bon Dieu

Sans CONFESSION ! »

*

D'ailleurs,
Je finirai
Ce livre par
Une confession :

J'ai une âme d'enfant.

« Une âme d'*enfant*. »

Savez-vous bien ce que cela veut dire?

Cela veut dire que je

Sens tout
Sans l'exprimer,

M'étonne
Sans sourciller,

Pleure
Sans ne verser une larme,

Crie
Sans qu'aucun son ne franchisse mes organes,

Rie
Sans que mes lèvres ne frémissent,

Rêve
D'une terre sans plaie ni cataclysme,

Et à la fin du jour observe
En silence mes frères
Vivre et s'entretuer...